



Une jeunesse rebelle

Salah DALHOUMI

Enseignant chercheur en sciences de l'information à l'ENSSIB

Qu'as-tu fais de ta jeunesse Chérif, pour paraphraser une célèbre émission de la télévision française ? Six ans, plus ou moins deux ou trois ans, ceux qui aiment ne comptent pas ! Les incertitudes de la date exacte de la naissance de Cherif ne peuvent rien contre l'ère du temps, scolarité pour tous et vent d'optimisme pour la construction de notre jeune république. C'est ainsi que Cherif trouva le chemin de l'école primaire dans une bourgade reculée de Sbikha en cette année 1957. En réalité, il faut ajouter trois ans au compteur pour avoir la date de naissance exacte de notre ami, un atout de maturité et un trésor de débrouillardise que Chérif va fructifier tout au long de sa scolarité.

Les années d'apprentissage

L'indépendance d'une jeune république est chose formidable, chacun pense trouver sa place, chacun se trouve suffisamment de talent pour contribuer au développement de la nation. On se sentait pousser des ailes et voudrait mettre sa pierre à l'édifice. Ouvriers, paysans, fonctionnaires et enseignants sont enthousiastes et nous, jeunes pousses, avec la naïveté qui sied à nos âges, nous l'avons compris très tôt. L'accès à l'éducation et à la santé, grands acquis de l'indépendance toute récente est un projet très tôt élaboré ; pour le reste on avisera.

On avait foi en l'ascenseur social sans pouvoir le nommer. Dès 1956/1957 nous étions

plusieurs dans le cas de Chérif à prendre cet ascenseur. Issus d'un milieu pauvre, ou moyennement pauvre, fils d'ouvriers, de paysans, de petits artisans ou de nomades, nous étions des dizaines à nous retrouver à l'école primaire puis au lycée de Kairouan grâce à nos résultats scolaires, l'Etat-providence faisant le reste. Les conditions de scolarité en ces années 1963/1969 étaient très favorables ; nous étions internes, les uns boursiers pour d'excellents résultats scolaires, les autres grâce aux comités de solidarité sociale, le tout à l'abri de tous désagréments qui pourraient nuire à notre scolarité. La seule difficulté, pour être admis interne, était de présenter un trousseau de vêtements très fourni et très détaillé en nombre de draps, de vêtements et même de cravates pour la sortie du dimanche. Pour ma part c'était à crédit que mon père a pu satisfaire à cette exigence.

J'étais l'un des plus jeunes de la promotion 1963, mon bulletin de naissance étant authentique ; aussi je me souviens de cette appréhension à quitter les miens et à vivre en huis clos avec une foule de jeunes issus du centre ouest, à savoir les gouvernorats de Kasserine et de Kairouan. L'émancipation de nos familles et de nos milieux sociaux commença par ce rite de passage, celui d'être interne au lycée de Kairouan.

D'emblé nous avons baigné dans un milieu laïque sans le savoir, une laïcité heureuse matinée d'élitisme assumé et symbolisé par



nos costumes cravates et nos habits repassés par des employés de l'internat. Nous nous plongeâmes dans la mixité sociale entre campagnards et citadins, entre pauvres et riches, mixité des sexes et foisonnement d'idées et de références idéologiques dont nos enseignants sont les promoteurs.

Ceux de nos enseignants qui ont été formés en Orient (Irak, Syrie et Egypte essentiellement) étaient sensibles aux thèses du panarabisme ; les coopérants français donnaient à penser que leur modernité et leur pragmatisme sont l'héritage direct des siècles des Lumières et professent un humanisme progressiste, débarrassé des préjugés colonialistes. Curieusement, la religion restait en retrait dans nos enseignements et de nos appétits de savoir, les enseignants de cette matière obligatoire étaient moqués et parfois tournés en ridicule. Sans en être conscients, nous étions déjà dans une posture laïque au lycée. Cherif aura à répondre de cette posture poussé à son extrême contre le professeur de l'instruction religieuse et a risqué l'exclusion scolaire à un moment délicat de sa scolarité, à six mois des épreuves du bac. Cherif est un risque-tout, du moment qu'il est convaincu, un trait de caractère cultivé depuis toujours.

Le culte de personnalité de Bourguiba n'étant pas encore prégnant, nous pouvions croire en ce que nous voulions et discuter librement de tout ce qui nous préoccupait, entre nous. L'internat, lieu de huis clos par excellence, nous donnait tout le temps nécessaire pour en débattre et nous confronter.

Cherif, comme nous tous, porte une reconnaissance éternelle à nos enseignants de l'époque pour leur engagement total et parfois passionné pour nous instruire et nous éduquer. Monsieur le professeur Abdelkader Elgharbi, existentialiste convaincu, repérant la précocité de Cherif et sa bousculade de lecture n'a pas hésité à lui confier d'emblée, en première année de collège, un livre de

Sartre, puis un deuxième, faisant de lui un exégète de la pensée sartrienne qu'il a su nous transmettre et nous faire adopter très tôt, nous ses camarades.

Beaucoup d'autres professeurs ont donné des conférences en dehors de leurs cours, sur la poésie, la littérature, la modernité et l'histoire de notre pays mais aussi du monde. Je me souviens de salles combles et de salves d'applaudissements à la fin de ces débats. Cherif, tout comme moi et l'ensemble de nos amis, a suivi ces manifestations avec plaisir et beaucoup de profit. Ces années de curiosité, loin de tout dogmatisme et à l'abri de tout endoctrinement ont été essentielles dans notre formation d'hommes. Dans ces années là, nous sommes nés au monde des idées librement débattues. Nous avons appris à penser par nous même, et entre nous, par la confrontation sincère et passionnée des idées plus que des faits. C'est d'autant plus enthousiasmant qu'il nous semblait que nous étions nés à l'aube d'un monde nouveau consacré par l'indépendance et ses promesses. Nous formions des groupes d'affinités et de proximités, selon les classes et l'éveil personnel. Les groupes dans lesquels évoluait Cherif, qui sont en partie les miens, sont formés de bons élèves, plutôt issus de la campagne pauvre, à l'abri des vices courants dans les milieux d'internat tel que le tabac et les jeux de cartes. Nous étions plutôt tournés vers la lecture et le débat d'idée, sans nous interdire quelques joyeuses « potacheries » tel que se moquer d'une fille que nous trouvions moche et prétentueuse (à l'instar de SLENDER), ou épinglez les soupçons d'amours naissants entre garçons et filles. A cet aune là, je pense sincèrement que Cherif était beaucoup plus éveillé et doué que moi ; à ce que j'ai su plus tard, il était un excellent messager d'amour entre garçons et filles. C'est qu'il était déjà doué dans l'entretien des réseaux secrets.



Ces années là étaient essentielles dans l'éveil au monde des idées, mais aussi à notre individuation. Nous étions regroupés, au début de notre scolarité à Kairouan, selon nos régions d'origine, notre classe sociale et notre classe tout court. Puis, petit à petit, nous nous sommes regroupés selon des affinités plus personnelles et même idéologiques. Plutôt panariste et fervent croyant au départ, je me suis retrouvé à fréquenter plus assidûment le groupe des marxistes qui comprenait Amar Jlassi, Cherif, Lajnef, Aziez, etc. Pour autant, et en sollicitant mes souvenirs, il me semble que ce n'était pas un contexte de contestation et de mise en cause de la société globale, au moins au début. Il faut attendre les cours de philosophie pour que la rébellion se trouve une consistance et une expression publique chez certains d'entre nous, dont Cherif.

Les ingrédients de l'apprentissage politique

Tout comme lui, nous étions une bande de jeunes ayant l'envie de comprendre et de progresser. La question qui se posait à nous était celle de l'égalité des chances qu'il faut généraliser à tous. Nous développions ce que nous avions compris de la doctrine marxiste comme un dispositif de justice sociale, voire de nivellation social, conscients que nous sommes des inégalités qui frappent nos régions et nos familles. C'est vrai que l'accès à l'éducation nous donnait une chance personnelle de nous en sortir, mais nous ne renoncions pas à laisser pour compte nos proches et nos semblables au bord de la route.

L'enseignement de la philosophie en terminale et la défaite arabe en 1967, face



à Israël, ont agit comme un détonateur sur nos consciences. Nous avions constaté, nous les Arabes, notre retard à rentrer dans la modernité et avions résolu à nous affranchir des bonnes paroles de nos gouvernants et de la propagande sans cesse envahissante du culte de la personnalité de Bourguiba. C'était, je crois, le début d'un processus qui amènera les uns et les autres à l'engagement politique, et Cherif à devenir le militant politique avec les conséquences que l'on sait.

L'année qui a suivi la défaite de 1967, une manifestation organisée par je ne sais quel comité secret et antimilitariste (nous contestons, je crois, les conditions du déroulement de la préparation militaire les vendredi après-midi) est partie du réfectoire pour parcourir tout le lycée, presque deux cents mètres parcourus sous les yeux incrédules du surveillant général et du proviseur. J'y étais et je me souviens que Cherif et Maidani ont été au premier rang et ont été épinglez comme les agitateurs de notre internat bien assoupi. Ceci leur a valu un conseil de discipline et quelques remontrances. Les cours du professeur de philosophie, Monsieur Séris, ont été mis en avant, et par les élèves récalcitrants et par la direction du lycée ; les uns pour contester l'ordre social et les autres pour la perversité de l'enseignant et de la philosophie en tant que discipline.

Mais ceci n'était pas de nature à calmer l'âme bouillonnante de Cherif, Maidani, Azaiez, et j'en oublie d'autres peut-être. Je ne pouvais pas me compter de ces rebelles tôt déclarés. Ces trois là quitteront le lycée de Kairouan avant la fin de la scolarité. Quelques autres, comme Amar Jlassi et moi-même, étions dans une posture plus docile ; nous n'en pensions pas moins, nous étions d'accord sur le fond mais nous avions un objectif modeste et pressant, celui de terminer notre scolarité et aller aussi loin que possible dans

notre cursus scolaire.

Cherif, impatient et pressé comme toujours, et quelques autres n'entendaient pas en rester là. C'est en se rebellant qu'ils entendent continuer le combat. Je dis bien rébellion, car je pense que notre formation politique était loin d'être parfaite et parachevée à ce moment là. Cette rébellion, comprise comme insolence insupportable par l'autorité du lycée, va les mener jusqu'à l'exclusion du lycée. Maidani Rabhi, bouillonnant fils des steppes de Kasserine, fut exclu fin 1968 pour insolence et désobéissance. Je ne puis affirmer l'influence de la révolte des étudiants en France sur ces événements ; je crois même que cette révolte sociale et politique n'a eu qu'un faible écho chez nous à ce moment là.

Décision gravissime, car cette exclusion est survenue l'année de l'examen du baccalauréat. Autant dire que cette sentence privait le récalcitrant des bénéfices de l'éducation et de l'insertion sociale. S'en est suivi l'auto exclusion de Azeiz et ensuite de Cherif par solidarité envers leur camarade. Une décision périlleuse, empreinte de défiance par des lyciens intelligents, sensibles et prometteurs. Mais du point de vue de l'ordre établi, il fallait les mater et étouffer toute velléité de révolte dans un lycée élitaire, comme s'il fallait déjà mettre les futurs cadres de la nation et du parti unique à l'abri du gauchisme menaçant !

Et ceci fut insupportable pour tous les lyciens, autant que je me souvienne, car ces trois exclus, Cherif, Maidani et Azeiez, étaient de bons élèves, sociables et aimables avec tout le monde. Cette décision de crispation de l'administration était vécue par chacun comme une injustice à l'encontre de nos camarades et amis. Hélas, nous n'avions pas tous le courage et la témérité de nos camarades exclus.



Nous ne savions pas que Monsieur le professeur Mahjoub, professeur de philosophie islamique, rigoureux et passionnant, a volé au secours de Chérif et lui a trouvé une inscription au lycée de Menzel-Bourguiba, sauvant sa scolarité et contrant les velléités de revanche du professeur de l'instruction religieuse moqué par Chérif et bien d'autres, à maintes reprises.

Bien des années après, en inaugurant notre statut de retraité ou presque, Chérif est resté le même, généreux et passionné jusqu'à l'excès. Il se veut sage intellectuel rompu à la distanciation. Je crois qu'il n'en est rien, car il porte toujours la même fougue et la même indignation qui le pousse à ne pas accepter les compromissions et les compromis sans lendemains, quitte à rester seul mais fidèle au serment de sa jeunesse ■

